

**L'ECLAIRAGE DES THERAPIES FAMILIALES
SUR LA PRISE EN CHARGE D'UNE FAMILLE REFUGIÉE
PAR LE BIAIS DU PROJET INSERTION RUGBY
DE L'ASSOCIATION REBONDS!**

Claire LE FORT
Diplôme Universitaire de Thérapies Familiales
Année 2017-2018

SOMMAIRE

INTRODUCTION	1
I. CONTEXTE	2
1. Association Rebonds!	2
2. L'intérêt du rugby	3
3. Les familles	4
II. SOREN 10 ans	6
1. La rencontre de SOREN	6
2. Rencontre avec la famille	8
3. Le patient-identifié : symptôme, sens et fonction	10
III. DEROULEMENT DE LA PRISE EN CHARGE	12
1. La bataille pour le cadre	12
2. Question d'âge, question de place	14
3. Les montagnes afghanes aux Pyrénées	18
IV. ANALYSE SYSTEMIQUE DU PROCESSUS MIGRATOIRE.....	22
1. Les phases de la migration	22
2. Les modalités adaptatives des familles	24
3. De l'affiliation à la « clinique de la concertation »	26
CONCLUSION	29
BIBLIOGRAPHIE	

« ... pour celui qui a la balle dans la main, l'ivresse est absolue. Bien sûr, l'essai est loin d'être marqué. Mais juste avant d'évaluer les chances d'aller au bout, au-delà de la ligne, il y a ce bonheur d'échapper, une joie enfantine, comme aux gendarmes et aux voleurs, à l'épervier, une pureté de cour d'école retrouvée. Plus d'avenir, plus de passé : un instant vrai, parfait. Le vent sur le visage, il faudrait que ça dure infiniment, je suis Crin Blanc, j'échappe aux manadiers, je ne suis que ma course folle, je suis Zorro, je suis Robin des Bois, je suis Ivanhoé, je suis passé. »

Philippe DELERM

INTRODUCTION

En 2015, je commençais mon DU de Thérapies Familiales à l'Université de Jean Jaurès. Quelques mois plus tard, j'entamais mon engagement auprès l'association Rebonds !, association utilisant le rugby comme outil de rencontre, de médiation et d'insertion. Après 10 ans de carrière en Protection de l'Enfance, je découvrais coup sur coup deux univers qui allaient ouvrir mon champ des possibles. D'un coté, les Thérapies Familiales sont venues percuter mes croyances induites par les convictions françaises sur l'enfance et son éducation. Durant ces trois années, entrevoir et restaurer une place primordiale aux familles a redonné du sens à l'accompagnement social et éducatif que j'exerçais. Aussi, la découverte du rugby - d'abord comme sport et puissant objet socialisant et culturel ; puis comme outil de travail et de médiation avec les familles les plus éloignées des dispositifs d'aide existants - m'a mené sur des réflexions et la construction de projets innovants.

De plus, mon initiation aux thérapies systémiques et au monde du rugby sont venues se corréliser avec mon propre parcours migratoire puisque je venais à peine de poser mes valises dans la région toulousaine après avoir passé 8 années à La Réunion et être originaire de Normandie.

C'est pour toutes les raisons évoquées ci-dessus qu'il me paraissait indispensable d'utiliser ce travail de réflexion pour mettre en confrontation les éléments qui m'ont parcouru durant cette formation et qui constituent probablement les fondements de la thérapeute de famille en devenir que je suis. Ainsi, lors de session de supervisions dans le cadre du DU, j'ai pu identifier en quoi la situation de Soren venait résonner avec mon parcours. Sujet d'un schéma actanciel lors de l'intervention de Jean-Claude MAES, les questions de place, de reconnaissance, de migration ..., tout y était ! La distance que cette supervision m'a permis de prendre m'a également fait comprendre que l'accompagnement que nous faisons, association Rebonds! auprès de Soren et de sa famille constituerait le support de ma réflexion pour ce travail de fin d'études.

J'ai donc décidé d'étudier comment les concepts des thérapies familiales peuvent nous permettre d'analyser le travail auprès d'une famille réfugiée en France via le dispositif éducatif et social mis en place dans le cadre du projet insertion rugby de l'association Rebonds!.

I. CONTEXTE

1. Association Rebonds!

Dans un article paru dans la revue EMPAN, le président de l'association Rebonds!, Sanoussi DIARRA et le directeur, Jules SIRE la définissent comme suit : « L'association Rebonds! a été créé en 2004 dans le but de développer des projets transversaux d'éducation et d'insertion en utilisant le rugby ... ». Le sport devient support à la rencontre et l'échange avec les familles fragilisées par un contexte économique, social, culturel ... Le projet insertion Rugby, projet phare de l'association est développé depuis maintenant 14 ans sur les territoires prioritaires de la Haute-Garonne, du Gers, de l'Ariège et de l'Hérault. Il s'appuie sur un travail de réseau partenarial fort et une association en interne de cultures professionnelles plurielles (sport, social, éducatif, sanitaire ...).

Lors d'un premier temps, les éducateurs socio-sportifs de l'association dispensent des séances de rugby éducatif au sein des écoles primaires des quartiers prioritaires. Le rugby est alors décliné de façon à servir les intérêts éducatifs ciblés en amont avec l'enseignant de la classe (mixité de genre, respect des règles, la coopération, le fair-play...). Lors de ces sessions hebdomadaires, l'éducateur socio-sportif rencontre le même groupe classe et développe avec les enfants une relation de confiance basée sur le jeu et le plaisir. Avec l'analyse de l'enseignant et sa connaissance des situations de chaque enfant, il est en mesure d'observer les enfants investissant particulièrement ce temps et pour qui une pratique du rugby en club serait bénéfique.

La seconde phase du projet débute lorsque l'éducateur socio-sportif mobilise le partenariat avec les différents clubs de rugby de la région pour accueillir l'enfant rencontré en séance. En amont, une rencontre préalable avec la famille aura permis d'expliquer l'objet de l'association. Ce temps constitue la première accroche avec le système familial. Elle peut se dérouler au sein de l'école ou au domicile. L'éducateur est associé à la pratique sportive connotée positivement en général. De plus, l'enfant souvent repéré comme étant le « trublion », l'élément perturbateur de la classe ou le mauvais élève se révèle dans le discours tenu par l'éducateur aux parents comme celui qui s'est distingué du groupe de façon profitable.

L'éducateur affine la relation de confiance avec l'enfant et sa famille en utilisant la pratique du rugby en club. Lors d'accompagnements aux entraînements ou aux matchs, il développe une communication avec le système familial. Le club devient un nouvel espace de socialisation normé pour l'enfant et d'observations éducatives pour Rebonds!. Le lien direct entre les membres des clubs (entraîneurs, responsables...) et rebonds! assurent un accompagnement renforcé hebdomadaire.

Une fois l'enfant bien installé dans sa pratique en club, l'éducateur socio-sportif introduit la coordinatrice sociale au sein de la famille. Elle est la travailleuse sociale de l'association. Elle bénéficie alors de la relation que l'éducateur a déjà établi avec la famille et tout comme lui, porte une « casquette rugby ». Elle vient ainsi additionner ses compétences et son réseau à ceux de l'éducateur socio-sportif pour les mettre au service de la famille.

Ainsi, l'enfant, l'école, les parents, le club et Rebonds! deviennent tous partie prenante du projet. Chaque élément de ce système crée des relations d'affiliation.

2. L'intérêt du rugby

Le rugby bénéficie d'une implantation forte dans les régions du sud-ouest de la France. La culture induite par la pratique de ce sport se mêle à la culture régionale. Supporter une équipe, participer aux événements, jouer dans un club ... tout ceci constitue de réels vecteurs d'intégration et d'inclusion sociale sur ce territoire. Le rugby fédère, rassemble et provoque de l'engouement. D'une certaine façon, prendre part à ce sport, c'est adopter une partie de la culture du sud de la France mais c'est également apporter une petite pierre à ce gigantesque édifice.

Le constat est que les clubs de rugby sont peu présents dans les quartiers prioritaires. Les problèmes de mobilité ou de disponibilité de parents font du rugby un sport peu pratiqué par les habitants des quartiers sensibles. Une fois ces freins levés, le club de rugby devient alors un lieu hors du quartier. Porteur de mixité sociale, il devient un nouveau lieu d'expérimentation et de socialisation pour les enfants accompagnés par l'association. De surcroît, la vie du club permet aux parents d'investir également ce lieu : gestion, repas, fêtes du club ... Au travers de la pratique de l'enfant dans ce club, les autres membres de la famille peuvent trouver un rôle, une place, une reconnaissance.

Peu de sports collectifs sont pratiqués en mixité de genre. Au rugby, au sein d'une même catégorie, garçons et filles font partie de la même équipe et peuvent occuper des postes similaires.

Sanoussi DIARRA explique que le rugby est un « sport collectif de combat qui se caractérise par une différenciation et une spécialisation des postes tout en impliquant une notion de suppléance dans le jeu »¹. Chaque personnalité, carrure, caractère à la place de s'exprimer. « le petit, le grand, le gros le rapide, le lent, le guerrier, le stratège ... sont autant de profils qui peuvent trouver leur place dans le jeu de rugby »².

De plus, une forte valeur affective et émotionnelle est induite par l'engagement maîtrisé des corps dans l'intérêt du collectif. Chacun accepte de se confronter physiquement, de mettre son corps à contribution pour atteindre l'objectif de l'équipe. L'intégrité corporelle est en interaction avec le sol, les partenaires et les adversaires au service d'une production collective.

Enfin, la règle du jeu est un élément structurant et rassurant pour l'enfant dans la mesure où elle garantit l'équité et sa sécurité.

3. Les familles

L'association Rebonds! utilise le rugby pour coordonner un accompagnement global de familles en situation de fragilité. Par « situation de fragilité », nous décrivons des familles qui traversent un contexte de précarité économique, social et/ou dont un membre de la famille rencontre un problème affectant tout le système familial. L'instabilité provoquée par le problème empêche la famille de mobiliser ses propres ressources pour le résoudre.

Quand l'enfant fait symptôme dans la famille

L'enfant repéré lors des séances de rugby en école par l'éducateur socio-sportif est souvent celui qui se fait remarquer ou, au contraire, celui que l'on n'entend pas, à l'écart du groupe. Appuyé par l'expertise de l'enseignant, la pertinence du « ciblage »

¹DIARRA S., et SIRE J.. « Rebonds !, le rugby, activité éducative », *Empan*, vol. 99, no. 3, 2015, pp. 89-90.

²Id.

d'un enfant par l'éducateur socio-sportif se vérifie souvent lors de la première rencontre avec les parents. Tout comme ce qui est observé au sein de l'établissement scolaire, l'enfant est souvent celui qui inquiète les parents, celui pour qui ils cherchent des solutions depuis de nombreuses années, celui pour qui ils sont régulièrement convoqués, celui pour qui ils multiplient les rendez-vous ... Les problématiques peuvent alors être variées :

Problématique d'apprentissage

L'enfant est repéré par le système scolaire comme ayant des difficultés à intégrer les apprentissages. Souvent, les parents ont déjà été invités à des équipes éducatives. Ils ont tenté de mettre en place des choses afin d'aider leur enfant (soutien scolaire, séance d'orthophonie ou de psychomotricité ...). Lorsque nous rencontrons la famille pour évoquer la pratique du rugby en club, le problème scolaire de leur enfant prend toute la place. Ils sont inquiets pour son avenir.

Problématique sanitaire

L'enfant a un problème de santé ou une maladie (obésité, problème de vue, maladie de peau...) qui lui confère une place particulière au sein de sa classe et au sein de sa famille. Pour ses parents, le rugby semble souvent un sport inaccessible et trop violent.

Problématique social, relationnel

Agressivité, extraversion, intolérance à la frustration, ... les parents sont régulièrement convoqués car leur enfant n'a pas un comportement adapté au système scolaire. Leur relation avec l'école sont généralement compliquées et les amènent à se mettre en opposition systématique du fait de se sentir acculer. La place de l'enfant au sein de la famille est celle de celui qui donne une mauvaise image de la famille aux yeux des personnes extérieures. Ils acceptent le rugby comme solution mais sans grande conviction.

Quand la famille est dans une situation précaire

Rebonds! accompagne de nombreuses familles en situation de précarité.

Joseph Wresinsky, fondateur d'atd Quart Monde, dans un rapport du Conseil économique et social définissait la précarité comme la condition qui résulte d'« absence d'une ou de plusieurs sécurités, notamment celle de l'emploi, permettant aux personnes et aux familles d'assumer leurs obligations professionnelles, familiales et sociales et de

jouir des droits fondamentaux. L'insécurité qui en résulte peut être plus ou moins étendue et avoir des conséquences plus ou moins graves et définitives. Elle conduit à la grande pauvreté quand elle affecte plusieurs domaines de l'existence, quand elle devient persistante, quand elle compromet les chances d'assumer à nouveau ses responsabilités et de reconquérir ses droits par soi-même. »³

Ainsi, le *chômage d'un ou des deux parents, un divorce ou une situation d'exil* sont autant de facteurs pouvant fragiliser les familles. A la rencontre avec l'enfant, l'éducateur évalue la pertinence de l'accompagnement en fonction de la situation de fragilité que rencontre la famille. Couramment, nous rencontrons des familles qui organisent leur vie autour de la tentative de réduction/résolution du problème au risque de délaisser d'autres aspects importants (scolarité des enfants, règles de vie ...). L'association Rebonds! prend la forme d'« une béquille » le temps que la famille retrouve de la stabilité.

Nous avons tenté ici de dresser une liste loin d'être exhaustive des familles que Rebonds! est susceptible de rencontrer dans le cadre du projet insertion rugby.

Afin de préciser notre propos, nous illustrerons la suite de cette réflexion à l'aide d'une situation familiale suivie par l'association Rebonds! dans le cadre du projet insertion rugby.

II. SOREN 10 ans

1. La rencontre de SOREN

Lorsque nous avons rencontré Soren en 2016, il est un jeune garçon de 10 ans. Cela fait 6 mois qu'il était arrivé en France. Il est originaire d'Afghanistan. Soren est le second entre une sœur aînée et un frère cadet suivi encore d'une sœur et un frère. Il était scolarisé en CM2 dans une école où Rebonds! intervenait dans le cadre de séances de rugby éducatif. L'éducateur socio-sportif Rebonds! repéra un enfant isolé du groupe. Renfermé sur lui-même, Soren ne disait jamais un mot. Il avait beaucoup de réactions

³ WRESINSKI J., « Grande pauvreté et précarité économique et sociale », Paris, *Journal officiel*, 1987, p. 14.

de frustration dues à son incapacité à s'exprimer en français. Ces dernières se traduisaient souvent par de l'agressivité, voire de la violence envers ses camarades. Il réussissait néanmoins à être dans le jeu avec l'adulte. Au fur et à mesure des séances, le rugby est devenu un moyen d'être en relation avec les autres voire de communiquer. Faute de réussir à s'approprier le code linguistique, Soren a intégré les règles du Rugby et les a utilisé pour relationner.

Dans ce sens, le rugby pourrait-il être considéré comme une sorte d'objet flottant au sens où le définissent Philippe CAILLE et Yveline REY dans leur ouvrage « les objets flottants : méthodes d'entretiens systémiques » ? Rebonds! développe depuis des années une méthodologie et une pédagogie bien spécifique pour favoriser l'émergence d'expressions contenues via le rugby. Et « L'objet flottant est un espace de liberté dans le sens où il permet à ceux qui se rencontrent de sortir du conventionnel. Il est aussi pour eux lieu de passage ; non pas seulement la relation mais aussi les individus sont transformés à son contact »⁴ explique Philippe CAILLE. De même, « Les objets flottants occupent la place de la rencontre. Ils en sont le symbole et en resteront la trace. »⁵. Pour résumer, les objets flottants sont des instruments d'ouverture et de compréhension. Ils ouvrent un espace de communication en stimulant la créativité et en laissant émerger des effets esthétiques souvent inattendus.

Pour Soren, le rugby est l'objet qui est venu favoriser la rencontre en rendant l'expression de ses émotions et son envie d'être en relation possible. Les séances de rugby ont ouvert un espace de liberté définissant des règles différentes, plus faciles à s'approprier au vu de ses problèmes d'apprentissages.

Car, en effet, en classe, Soren rencontrait de grandes difficultés notamment dues à l'assimilation du français. En outre, l'accompagnement du corps enseignant (professeur, psychologue scolaire, maître spécialisé ...) avait pu mettre en exergue que ces problèmes étaient également présents dans sa langue maternelle. De nombreuses équipes éducatives à l'école avait réuni les professionnelles, les parents et Rebonds! afin de trouver l'accompagnement le plus adéquat. D'autant que Soren paraissait plus grand et plus âgé que tous ses camarades. Il nous disait à cette époque que nous faisions une erreur sur son âge et qu'il n'était pas dans la bonne classe. Nous verrons ultérieurement qu'une

⁴ CAILLE P., REY Y., les objets flottants : méthodes d'entretiens systémiques, Fabert Eds, Paris, 2017, p.23

⁵ Id.

erreur de transcription de ses documents d'identité avait été faite à son arrivée en France. Soren était considéré comme étant né en 2006 alors qu'il était de 2004. Au vu des difficultés rencontrées dans une classe de deux ans plus jeunes que lui, ses remarques avaient été balayées d'un revers de la main par l'équipe enseignante.

2. Rencontre avec la famille

Arrivée depuis peu, la famille de Soren était plutôt en repli sur elle-même laissant peu de place aux activités extérieures et à la rencontre. Cette structure pourrait être décrite telle une *famille enchevêtrée* au sens où le définit Salvador MINUCHIN⁶. Chaque membre de la famille montrait peu d'autonomie et se réfugiait de façon excessive au sein du cocon familial rassurant (*centripète*). La famille était tournée vers elle-même, ayant un sentiment d'appartenance fort et de solides frontières extérieures. L'auteur part du principe que chaque famille a un *système général* et un *système spécifique*. On retrouve dans le premier toutes les lois qui régissent la famille au sens large (hiérarchie, interdépendance ...). Et, dans le second il y a tous les « contrats originaux » qui caractérisent la famille, sortes d'ententes tacites qui déterminent les rapports de réciprocité entre les différents membres. L'organisation du système familial en sous-systèmes permet à chacun de s'acquitter de sa fonction (fonction conjugale, fonction maternelle ...). Il existe des *frontières* entre ces sous-systèmes qui autorisent ou non à chaque membre la participation à un événement familial. MINUCHIN écrit « La fonction des frontières est de protéger la différenciation des systèmes »⁷. Dans la famille de Soren, les frontières à l'intérieur du système étaient diffuses, brouillées. En effet, les enfants, scolarisés, étaient ceux qui s'approprièrent le savoir de leur nouvelle terre d'accueil et le transmettaient à leurs parents. Nous pourrions même aller jusqu'à dire que Soren et sa sœur aînée étaient le « couple social » de la famille, ceux qui étaient en capacité de communiquer et comprendre la société française. Les parents devaient s'en remettre à eux, à leurs explications, à leur compréhension pour prendre leur décision. Il y avait donc peu de différenciation entre les sous-systèmes. Les effets de la migration et de l'exil avaient induit une différenciation transgénérationnelle peu claire.

⁶ MINUCHIN S., *Famille en thérapie* in K & T ALBERNHE, *Les thérapies familiales systémiques*, Masson, Paris, 2014, p.97 à 99

⁷ ALBERNHE K & T, *Les thérapies familiales systémiques*, Masson, Paris, 2014, p.97

Pour approfondir ce constat, nous nous appuyons sur la définition de Jean-François LE GOFF dans son article *Thérapeutique de la parentification : une vue d'ensemble*⁸. Selon lui, dans une famille, une situation bien spécifique peut amener un des enfants à prendre une place de parent. Cela n'est pas symptomatique s'il peut aisément retrouver sa place d'enfant. «Dans ces conditions, la parentification est l'expression d'un processus de solidarité entre les membres d'un couple ou d'une famille où la souffrance de l'un active les facultés de solidarité et de sollicitude»⁹. Nos différentes visites au domicile de la famille nous ont permis d'observer que Soren pouvait facilement retrouver sa place d'enfant auprès de ses deux parents.

Notre première rencontre avec les parents de Soren se fit au cours d'une équipe éducative à l'école. Seul son père (avec le dernier né) était présent, la maman devant honorer d'autres rendez-vous. Cette réunion avait été fastidieuse pour ce père qui entendait beaucoup de choses négatives sur son fils malgré la bienveillance des acteurs présents. Soren était en retard. Soren était violent avec ses camarades. Soren était insolent. Soren n'écoutait pas ce qu'on lui disait. Soren était renfermé ... Notre intervention avait clairement dénoté puisque, nous n'avions que du positif à dire sur lui lors des séances de rugby à l'école. Soren était investi, engagé dans sa pratique dans l'échange, souriant ... Est-ce l'apparition du rugby dans la vie de la famille ou notre discours lors de cette réunion qui ont constitué un *moment d'exception*¹⁰ ? Possiblement les deux. Toujours est-il que là où les adultes étaient inquiets pour l'intégration et le développement de Soren en France, le problème disparaissait lors des séances de rugby. Pour la première fois depuis leur arrivée en France, le père entendait une ouverture, un espoir que son fils s'intègre comme l'avaient fait ses frères et sœurs. Comme s'il existait finalement une possibilité que Soren s'adapte à cette nouvelle terre d'accueil. WHITE ET EPSTON nous invitent à nous poser cette question : Comment pouvons-nous rendre possible l'écriture d'histoires collectives et personnelles qui libèrent et guérissent quand les histoires dominantes sont autant saturées de problèmes ? Pour cela, ils proposent d'identifier le problème et de l'externaliser. Les *moments d'exception* repérés permettent à la famille d'observer qu'elle a déjà été en mesure d'apporter des solutions. Même

⁸ LE GOFF J.M, *Thérapeutique de la parentification : une vue d'ensemble*, *Thérapie Familiale* 2005/3 Vol. 26, pages 285 à 298

⁹ id.

¹⁰ WHITE M. ET EPSTON D., *les moyens narratifs au service de la thérapie*, Satas, Bruxelles, 2003.

si la saturation du problème n'a pas permis d'étendre cette solution, à un moment précis (que l'on peut donc considérer exceptionnel) la famille a su puiser dans ses propres ressources pour le faire disparaître. Nous pouvons les considérer comme des signes de résistance contre le pouvoir du problème. Les moments d'exception peuvent autant apparaître dans le discours de la personne que se présenter d'eux même au cours d'une séance.

Soren pris dans ses difficultés d'intégration depuis son arrivée en France était perçu par les adultes et sa famille comme celui qui ne s'adaptait pas. Les séances de rugby avec l'éducateur socio-sportif Rebonds! dans le cadre de l'école ont constituées le moment où, une fois par semaine, Soren était adapté.

D'ailleurs, nous apprendrons ultérieurement que le père de Soren avait joué quelques années au rugby en Afghanistan. Ce sport n'existant là-bas que depuis 2011, nous pouvons imaginer qu'il avait également constituées un moment d'exception pour lui à l'époque. De surcroît, nous, association Rebonds! vivions également une rencontre exceptionnelle qui allait avoir des répercussions sur le développement de nos projets notamment auprès des enfants issues de familles de réfugiés. Aujourd'hui, dans le discours de toutes les parties, la parenthèse que ces séances ont apportée à Soren dans les difficultés qu'il rencontrait a fait bouger le système dans son ensemble. Mais n'allons pas trop vite !

3. Le patient-identifié : symptôme, sens et fonction

La pensée systémique accorde d'emblée une importance fondamentale à la place que le problème prend dans les relations intra-familiales. Celui-ci vient généralement camoufler des problèmes latents portés par d'autres membres de la famille individuellement ou par le fonctionnement familial dans son ensemble. Le patient-identifié porte l'attention ailleurs. Le thérapeute doit distinguer cette organisation pour aider le système familial à trouver un autre fonctionnement ne faisant souffrir aucun membre. Dans la situation de Soren, ce dernier était précisément le patient identifié. Porteur de troubles du comportement, de l'attention, de l'apprentissage, relationnels ... il mobilisait toute l'attention de la famille et des professionnels. Ceci, au point d'oublier que toute la famille était dans une situation d'exil exigeante nécessitant une adaptation prodigieuse de chacun d'entre eux mais également du système familial dans son ensemble.

A l'instar de ces familles qui demandent que l'on règle le problème du patient désigné en séance de thérapie familiale, la famille de Soren nous demandait de faire en sorte qu'il s'adapte, qu'il s'intègre ; comme s'il était le seul à rencontrer cette difficulté. Soulignons tout de même qu'en dehors de l'école, les enfants n'avaient aucune relation sociale. Et les parents n'étaient dans aucune démarche de socialisation ou professionnelle.

Dans cette situation, le symptôme peut être considéré comme une tentative opérée par le système pour maintenir sa cohésion. Les troubles du patient traduisent les difficultés du système dans son ensemble (Difficulté d'adaptation, socialisation ...). Celui-ci est donc le porte-parole de la famille. C'est ce qui l'amène à être « désigné ». Souvent, pour les membres de la famille, c'est le patient désigné qui est le problème. Le symptôme qu'il porte n'est pas perçu dans sa valeur positive d'autorégulation du système. Or, le symptôme est souvent une sécurité permettant au système de ne pas être trop englué dans son fonctionnement. La fonction du symptôme renvoie donc à son rôle dans le système. Pour Soren, plutôt que tous les membres de la famille expriment leur difficulté d'adaptation, il était celui qui les exprimait pour tous. Conserver ce problème d'intégration de Soren obligeait la famille à rester très mobilisée autour de sa situation. Honorer les rendez-vous, mobiliser des interprètes ... les problèmes que Soren rencontrait obligeaient ses parents à se mobiliser vers l'extérieur. Non seulement Soren soulageait la famille, de surcroît, il l'obligeait à s'ouvrir aux autres. Afin que le système ne reste pas entravé dans un fonctionnement de repli, enfermé et protégé dans des frontières imperméables, le symptôme de Soren faisait en sorte d'inquiéter assez les adultes extérieurs pour qu'ils viennent interpellier ses parents. Ces derniers se trouvaient mobilisés sur leurs rôles parentaux grâce auxquels, au-delà de la barrière de la langue ou de la culture, ils pouvaient se sentir compétents. D'ailleurs, Murray BOWEN appuie sur la « fonction prophylactique » que peut avoir le symptôme en ce sens où il empêche la décompensation des autres membres de la famille ou du système dans son ensemble¹¹.

Autrement dit, tout le temps que Soren est « porteur » du symptôme généré par le fonctionnement de la famille, les autres membres peuvent continuer à être plus ou moins adaptés.

Ainsi, nous avons fait la connaissance de Soren et de sa famille. Au début de notre prise en charge et après quelques mois d'observations, nous pouvions faire les

¹¹ ALBERNHE K & T, *Les thérapies familiales systémiques*, Masson, Paris, 2014, p.126

constats suivants : La rencontre entre Soren et le rugby avait constitué un élément fondamental dans l'évolution du fonctionnement de la famille dans son ensemble. Nous ne le savions pas encore mais l'affiliation qui s'opérait entre cette famille et l'association Rebonds! allait être porteuse de changement pour tout le monde.

III. DEROULEMENT DE LA PRISE EN CHARGE

1. La bataille pour le cadre

Avec l'accord du père obtenu lors de notre première rencontre, Soren commença le rugby en club avec bien des difficultés. En effet, à de nombreuses reprises, Soren ne se présentait pas au rendez-vous que nous lui fixions pour les entraînements, ou arrivait avec beaucoup de retard. Nous n'arrivions pas à communiquer avec les parents par téléphone puisqu'ils ne parlaient pas français et que nous ne parlions pas le farsi (dialecte afghan). Si la grande sœur de Soren était présente, elle nous aidait à nous comprendre mais la communication était très compliquée. Nous entamions une « *bataille pour la structure* », première étape de la thérapie définie par Carl WHITAKER¹². L'auteur fait référence à 4 phases du processus thérapeutique : *la bataille pour la structure, la bataille pour l'initiative, l'épreuve du travail et la fin de la thérapie*. Lors de ce premier temps, le thérapeute doit imposer le cadre et s'assurer qu'il sera respecté. Il doit montrer à la famille qu'il sera assez fort et compétent pour calmer les angoisses générées par l'exposition du problème. L'objectif étant également de délimiter ce qui différenciera son territoire de celui de la famille afin de pouvoir avoir l'attitude de distanciation nécessaire au travail. De la même façon, nous devions fixer le cadre de notre travail en laissant la famille expérimenter sa responsabilité. L'idée était bien d'accueillir la famille avec son fonctionnement : repliée sur elle-même, loin des codes de la culture française ... tout en restant présent, engagé et clair sur les règles régissant notre présence auprès d'eux. L'équipe entière devait faire face aux tentatives de cooptation de la famille et ne pas modifier notre organisation pour accepter la leur. Alors, nous avons entamé une longue série de rendez-vous ratés, de longs moments à attendre Soren, tout ceci non sans mettre à mal l'unité de l'équipe Rebonds! fatiguée du temps que nécessitait

¹² ELKAÏM M., Panorama des thérapies familiales, Points, Paris, 1995, p.

cette situation. En thérapie familiale, le modèle symbolique expérientiel développe particulièrement cette notion d'*engagement du thérapeute*. Il doit être total, authentique et inconditionnel. La primauté de la relation est un point essentiel pour favoriser le changement. Le premier objectif de la thérapie sera de créer l'engagement affectif nécessaire au sein du système et à l'investissement de la relation. Et ne pas vivre les « attaques » du cadre à répétition de Soren comme des affronts ou du désintérêt. D'ailleurs, Jean-Paul MUGNIER dans *les stratégies de l'indifférence* cite Paul RICOEUR « protéger l'autre reviendrait à se placer sous l'obligation de (re)faire demain ce qu'aujourd'hui nous avons fait pour lui »¹³. Ainsi, s'engager vis à vis d'une famille reviendrait à montrer une attitude d'engagement inconditionnelle face à ses stratégies d'indifférence pour laisser place au terrain du changement. J-P MUGNIER interprète ces absences et retard à répétition comme une vérification de notre engagement de la part du client. Lorsque nous avons proposé à Soren et à ses parents qu'il vienne faire du rugby dans un club, nous leur avons fait une promesse. Nous pouvons donc faire l'hypothèse qu'ils vérifiaient si nous étions de ces personnes qui tiennent leur promesse.

Pour cela, il fallait que l'équipe dans son ensemble tienne non seulement le cadre de notre prise en charge mais également l'engagement envers la famille. C'est en se passant régulièrement le relais et en communiquant que l'équipe a su ne pas s'épuiser. Un peu comme des co-thérapeutes, nous intervenions alternativement auprès de Soren pour apporter toujours la même réponse : « nous sommes là ».

Nous avons également envisagé les absences et retards de Soren comme l'expression d'une loyauté à sa famille et à ses origines comme peut le décrire Ivan BOSZORMENYI-NAGY. Il définira le concept d'*éthique relationnelle* pour décrire le lien profond unissant les membres d'une famille. L'*éthique relationnelle* est une force homéostatique ; elle maintient l'équilibre d'un système. « Le contexte de loyauté est issu soit d'un rapport biologique de parenté soit d'attentes de réciprocité résultant d'un engagement relationnel. Dans les deux cas, le concept de loyauté est de nature triadique. Il implique que l'individu choisisse de privilégier une relation au détriment d'une autre » (cf. Ducommun-Nagy, 1995)¹⁴. Dans la situation de Soren, les relations avec sa famille (et par là sa culture) et les relations avec notre association (culture de la terre

¹³ MUGNIER J-P, *les stratégies de l'indifférence*, Fabert, 2008, p.42

¹⁴ DUCOMMUN-NAGY C. (1995) : La thérapie contextuelle. In Elkaïm M. : *Panorama des thérapies familiales*. (pp. 97-114), Seuil, Paris.

d'accueil) étaient en jeu dans cette triade. Nous pouvons supposer que cette « lutte » revenait à une sorte de quête pour la prévalence de ses origines afghanes sur la culture française.

De fait, Ivan BOSZORMENYI-NAGY part du principe que les familles détiennent un *livre de compte* relatant les transgressions et les dons des uns envers les autres. Une loi implicite, *balance de justice*, obligerait au remboursement des dettes au risque que ces dernières soient transmises aux générations futures. Par principe, l'enfant ne sera jamais en mesure de rendre à ses parents le fait qu'ils lui aient donné la vie. C'est une relation qui restera toujours asymétrique et dont l'enfant sera toujours en dette. Et, en ce qui concerne Soren, nous comprendrons qu'au-delà de la dette originelle, il était celui de la fratrie qui « honorait » l'exil de leurs parents pour le bien de la famille. Ses difficultés d'intégration pouvaient se comprendre comme un refus d'assimiler la culture française en loyauté à sa culture et à celle de ses parents. Soren était pris entre l'intégration « réussie » de ses frères et sœurs et le désir de maintenir une unité familiale avec ses parents, loin d'être prêts à s'ouvrir à l'extérieur. Malgré le consentement effectif de ses parents, Soren était probablement porteur d'une *loyauté invisible*, comme ayant l'impression qu'il avait un choix à faire entre sa terre d'origine et sa terre d'accueil.

Les prémices de cette prise en charge ont demandé autant d'effort à la famille qu'à l'équipe socio-sportive de Rebonds! C'est finalement un événement bien précis qui apporta le premier changement allant vers l'acceptation du cadre. Lors de notre premier entretien au domicile de la famille (appartement du Centre de Demandeurs d'Asile), le père de Soren nous expliqua - avec tous les problèmes de communication inhérents à la barrière de la langue – qu'il avait pratiqué le rugby en Afghanistan. En une seule phrase, dans sa langue maternelle, ce père avait autorisé son fils à prendre cette voie d'intégration parce qu'elle conservait un lien avec ses terres d'origines mais également un lien direct avec sa propre histoire. Le rugby apportait une issue, un consensus vers la résolution du problème, une façon déguisée d'atténuer le pouvoir du problème d'intégration sur la famille porté par Soren.

2. Question d'âge, question de place

Après avoir reçu cette autorisation déguisée de la part de son père, Soren a pu investir pleinement sa pratique du rugby en club. Découverte d'un nouvel univers, il portait les couleurs de son club et pouvait se sentir comme étant l'élément indissociable

d'un tout : son équipe. La régularité des entraînements faisait effet de décharge émotionnelle, ce qui permettait à Soren d'être moins frustré et d'avoir un comportement plus adapté avec ses camarades en dehors du terrain, notamment à l'école. Sa maîtrise de la langue française fit un bond en avant probablement dû à la multiplication des interactions et à l'apprentissage par le jeu. Néanmoins, les problèmes d'apprentissage scolaires persistaient et posaient la question de son orientation puisque Soren arrivait en âge d'entrée au collège. Pour sa part, Soren continuait à nous interpellier sur son âge et sur le fait qu'il n'était pas à la bonne «place». Et c'était bien cela dont il était question, quelle était la place de Soren en France ?

Depuis son arrivée, Soren était considéré comme étant né en 2006. Or, en Janvier 2017, à l'annonce de l'acceptation du statut de réfugiés à la famille, nous apprenions des administrations françaises qu'une erreur de transcription avait été faite concernant son acte de naissance. Tout comme il le revendiquait, Soren était bien né en 2004. Il n'avait pas 10 ans mais bien 12 ans. De même, il ne devait pas être en CM2 mais en 5ème. Au rugby, il ne devait pas évoluer dans la catégorie des moins de 12 ans mais dans celle des moins de 14 ans. Nous comprenions que la frustration exprimée par Soren à notre rencontre s'apparentaient à des actes de rébellion et il avait fini par se résigner. Nous l'avions tous mis dans *un double lien* au sens où le décrit Grégory BATESON. Les adultes demandaient à Soren de s'adapter, de s'intégrer, de prendre sa place dans cette nouvelle terre d'accueil alors que la place que nous lui attribuions n'était celle qu'il devait avoir.

Selon Grégory BATESON, la double contrainte se construit autour de 6 éléments essentiels¹⁵ :

Le premier implique au moins deux personnes. Ce concept prend place dans la dimension relationnelle. Ici, les protagonistes étaient Soren et les «institutions françaises».

Le second élément constitue un élément récurrent dans le vécu de la personne. Nous n'avons pas les éléments de la vie de Soren sur sa vie en Afghanistan. Mais depuis son arrivée en France, aucune institution ne l'avait reconnu à la place qu'il aurait dû avoir ; celle d'un enfant de 12 ans et non celle d'un enfant de 10 ans. Les administrations

¹⁵ ELKAÏM M., *Panorama des thérapies familiales*, Points, Paris, 1995, p. 268-269

(Sécurité Sociale, Caisses d'Allocations Familiales ...), l'école, « nous » : association Rebonds!, enfin le club de rugby. A chaque fois que Soren rencontrait un nouvel interlocuteur en France, celui-ci le considérait comme un enfant de 10 ans. Cela ne semble pas grand-chose dit comme ça. Pourtant, la transition de l'école primaire au collège marque bien un passage important dans la vie d'un enfant. Le passage de l'enfance à la pré-adolescence est un élément fondateur essentiel dans le développement psychique et dans l'accès à l'autonomie. Nous exigeons de Soren qu'il passe encore deux années dans l'enfance ; deux années qu'il avait déjà vécu en Afghanistan.

Le troisième élément repéré par BATESON dans l'élaboration de la double contrainte est une injonction négative primaire. Ici, l'injonction faite à Soren était bien : «arrête d'être inadapté, intègre toi à tes camarades de 10 ans». L'école s'alarmait du fait qu'il était soit isolé, soit en train de se bagarrer avec les enfants de sa classe. Finalement, Soren rejetait le groupe de pairs qui ne devait pas être le sien de façon agressive voire violente. L'intensité du rejet était probablement corrélée au degré de « surdité » de ses interlocuteurs

Le quatrième élément : une injonction secondaire qui contredit la première. En l'occurrence, nous demandions à Soren : «Prends ta place !». Mais cet impératif revenait à ce qu'il ne s'intègre pas parmi ses camarades de 10 ans, puisque, lui le savait, ça n'était pas sa place. En d'autres termes, soit Soren prenait sa place en se comportant comme un enfant de 12 ans à qui l'on ne reconnaît pas ses 12 ans. C'est à dire qu'il devait montrer par tous les moyens que ce groupe-là n'était pas le sien. Soit il ne prenait pas sa place, en acceptant de se comportait comme un enfant de 10 ans.

L'élément n°5 est une injonction négative tertiaire qui interdit d'échapper à la situation. De façon sous-jacente, l'inadaptation de Soren pouvait être comprise de la manière suivante : «si tu ne t'adaptes pas à la place que l'on te donne, la famille ne sera pas acceptée par la France». La responsabilité de Soren vis à vis du problème concernait l'intégration de sa famille entière. Il n'avait aucune solution pour échapper à cela.

Enfin, tous ces éléments réunis ne sont plus nécessaires car la personne a intégré la double contrainte dans la perception de son univers. A force de nouvelles rencontres et de «luttres incomprises», Soren a fini par «baisser les armes» et intégrer sa place d'enfant de 10 ans. A l'école, les problèmes de comportements se sont atténués laissant toute la place aux difficultés d'apprentissage. Pour sa part, le club rugby en avait fait une force puisque le gabarit de Soren dépassait largement celui de ses coéquipiers et de

ses adversaires. C'est peut-être ce qui avait fini par décourager Soren dans ses tentatives de nous faire comprendre. Petit à petit, il avait accepté la place que la France lui donnait, non sans frustration et sans amertume. Nous nous sommes toujours posé la question du positionnement des parents de Soren vis à vis de ce problème. Soren s'était battu seul pour faire valoir son âge. Ses parents avaient laissé faire.

Pour compléter cette question, les travaux d'Yveline REY et Lucien HALIN dans leur livre « *Prendre place : la famille, l'école, la thérapie* » utilisent la métaphore des Matriochkas (poupées russes) pour illustrer cette question de la place. La première, la plus petite poupée, celle qui fait office de socle pour les autres, se référerait à notre place au quotidien, celle que nous occupons au sein de notre famille. Pour Soren, cette place correspond à celle du premier garçon de la famille. La seconde poupée représenterait ce que Soren éprouve vis à vis de cette place au quotidien. Nous pouvons facilement imaginer qu'il se sent responsable et que c'est une place qui lui confère du pouvoir. La troisième poupée correspondrait au sentiment d'avoir une place. Ce dernier ne peut se construire que dans l'interaction avec l'autre. C'est peut-être autour de cette poupée que le problème se concentrait pour Soren puisque personne ne lui reconnaissait la place qui devait être la sienne. Effectivement, en se trompant d'âge, nous effacions presque cette différence qui existait entre lui et son frère cadet et qui en faisait l'aîné masculin de la fratrie. Enfin, la quatrième poupée constitue le récit du changement de place que la personne peut produire. Cette poupée correspond au large sourire que Soren avait eu lorsque nous lui avions annoncé qu'il allait changer d'équipe et jouer avec SA catégorie d'âge, les moins de 14 ans. Il n'eut de cesse de nous répéter « je vous l'avais dit ! », satisfait voire même soulagé. Cela faisait un an que Soren avait 2 ans de moins. Les deux auteurs soulignent le lien inextricable qu'il y a entre la place et l'appartenance. Pour parler de place, nous devons nous référer à un contexte. Celui-ci génère des liens qui fondent les appartenances. Si vous voyez une personne qui passe dans la rue, il y a peu de chance que vous lui reconnaissiez une place car elle n'occupe pas de place pour vous si ce n'est une spatiale. Avoir une place, c'est être reconnu dans la rue, dans la famille, l'institution. C'est pourquoi place et appartenance sont inextricables. Ce sont les autres qui donnent une légitimité à la place qu'on occupe.

A son entrée en 6ème, nous avons travaillé une orientation adaptée afin que Soren ne perde pas pied dans les apprentissages. Il était donc en 6ème UPE2A (Unité pour élèves non francophones) avec une section rugby intégrée dans son emploi du temps. A l'annonce de son âge réel, l'équipe scolaire avait fait le choix de le maintenir dans ce

dispositif au vu de ses faibles résultats. Par conséquent, seul le rugby et l'association Rebonds! avait reconnu sa place à Soren. Malgré cela, ceci avait déjà commencé à produire des effets d'acceptation, d'assimilation voire de changement chez le jeune afghan.

3. Les montagnes afghanes aux Pyrénées

Selon WHITE et EPSTON, la narration donne une signification à nos expériences. Néanmoins, elle a également l'effet de les enfermer dans une structure et des règles qui limitent nos perceptions et notre façon de donner du sens. En utilisant des mots pour décrire les événements, nous enfermons les faits dans une signification réductrice. En d'autres termes, nous transformons nos expériences en histoire et cette dernière donne sens à notre vécu. Selon les deux auteurs, la thérapie doit permettre de déconstruire cette narration qui entrave afin d'en reconstruire une alternative qui ouvre le champ des possibles. Nous avons évoqué précédemment les *moments d'exception*, repérés comme étant des leviers à la déconstruction de la narration. Ici, c'est une anecdote bien précise qui nous amène à faire de nouveau appel à la théorie des thérapies narratives.

A l'été 2017, l'association Rebonds! avait organisé un séjour en camping avec les enfants faisant parti du suivi. Nous étions installés sur une aire de camping naturelle, au cœur des Pyrénées béarnaises, entourés de vaches et de brebis et bien loin des voitures et des immeubles toulousains. Soren faisait partie de cette « expédition ». Pour la première fois, il quittait sa famille plusieurs jours. Lors d'une promenade, le premier soir, Soren, peu loquace habituellement faute de vocabulaire, a commencé à évoquer les montagnes afghanes. Selon lui, elles ressemblaient beaucoup à celles qui entouraient notre camp. Il expliquait qu'il aimait aller y grimper et que ses parents l'y autorisaient. Il termina en demandant s'il aurait l'autorisation d'aller explorer le sommet qu'il nous montrait du doigt.

Nous comprenions que Soren tentait de se restituer son parcours, là où jusqu'ici, il ne trouvait pas de sens, de linéarité. Il lisait deux histoires distinctes sans lien entre elles. Il pouvait se sentir « coupé en deux ». La discontinuité dans son parcours migratoire, entérinée par la façon dont la France l'accueillait, créaient deux morceaux de vie qui n'avaient aucun lien l'un avec l'autre. L'Afghanistan. Puis la France. Notre façon d'aborder Soren validait cette lecture. En ce sens, nous pensions que Soren rencontrait des difficultés dans l'assimilation la culture française et non pas parce qu'il n'arrivait

pas à créer ce pont entre les deux cultures. Assimiler la culture française sans créer de pont avec son vécu afghan, d'une certaine manière, revenait à mettre les deux cultures en concurrence, au risque de mettre Soren dans une *loyauté clivée* au sens où le définit NAGY. D'ailleurs, le père de Soren avait bien tenté une passerelle en nous faisant part de son expérience avec le rugby en Afghanistan.

WHITE et EPSTON expliquent que les personnes rencontrent des problèmes lorsque la transformation de l'expérience en récit ne représente pas le vécu dans son entièreté. Il développe leur théorie autour de l'exemple de l'analogie textuelle. « Bien qu'un élément de comportement survienne dans le temps d'une manière telle qu'il n'existe plus à présent au moment où l'on s'intéresse à lui, la signification que l'on attribue à ce comportement persiste dans le temps »¹⁶. Elle permet de concevoir les relations comme celles entre deux lecteurs qui pourraient lire le même texte sans pour autant en comprendre la même chose. L'analogie permet également d'apprécier la progression des expériences et les relations sous forme de lecture et d'écriture de textes considérant que chaque lecture constitue une nouvelle interprétation et permet de nouveau un nouvel écrit. Dans cet exemple, nous pourrions parler d'analogie expérientielle. Les Pyrénées sont à Soren en France ce que les montagnes afghanes sont à Soren en Afghanistan : un lieu de réalisation de soi avec l'autorisation de ses parents là-bas et des éducateurs Rebonds! ici.

Douglas HOSTADTER et Emmanuel SANDER dans *L'analogie, cœur de la pensée* explique que « faire une analogie c'est établir une comparaison entre des phénomènes dans lesquels on perçoit tout à coup une ressemblance cachée »¹⁷. L'analogie repose sur un transfert d'une situation à une autre. D'une certaine manière, Soren résout la question de sa place d'enfant explorant le monde avec l'autorisation de ceux qui ont la charge de veiller sur lui. Il crée un récit prenant la forme d'une tentative de continuité, un pont entre ce qu'il est ici et là-bas, dans le présent et dans le passé. Il fait une analogie entre deux espaces temps qui lui permet d'accéder à une continuité de son

¹⁶ WHITE M. ET EPSTON D., *les moyens narratifs au service de la thérapie*, Satas, Bruxelles, 2003.p.9

¹⁷ BERTIN, A., « *L'analogie*, Douglas Hofstadter et Emmanuel Sander. *L'Analogie. Cœur de la pensée*. Douglas Hofstadter et Emmanuel Sander, Odile Jacob, 2013 », *Sciences humaines*, vol. 255, no. 1, 2014, pp. 61-61.

identité fondatrice. De la même façon, c'est parce qu'il voit ces montagnes et qu'il les assimile à son expérience passée qu'il peut rassembler les morceaux clivés en lui.

De plus, la forme sémiotique de la montagne rend possible l'analogie expérientielle du fait, une fois encore, d'un certain rapport au corps qui doit s'éprouver physiquement dans cet environnement. Soren, à travers, le jeu, le sport, le rugby, se montre particulièrement sensible à ce genre de rappel sensoriel qui agit à chaque fois comme puissant remède dans l'évolution de sa (re)construction. L'expérience le reconnecte avec des traces mnésiques équivalentes d'un certain point de vue expérientiel. L'analogie est le moyen de symbolisation de son expérience. Elle remet du sens et comble les «blancs» de sa narration.

Depuis son arrivée en France, les échanges avec Soren tournaient autour de son intégration problématique en France. Comment se sentait-il ici ? Aimait-il le rugby ? Pourquoi s'isolait-il ? ... Au bout du compte, l'avions nous autorisé à parler de sa vie en Afghanistan ou l'avions-nous seulement encouragé en ce sens ? Notre lecture de la situation de Soren s'arrêtait aux frontières de la France. Nous analysions son blocage en lien avec l'apprentissage de la langue française et les difficultés à s'appropriier les codes culturels. Pris dans le discours de l'école, saturé des problèmes d'apprentissage de Soren, nous avions perdu de vue tout une partie de son histoire. Cette expérience avait mis à jour notre positionnement et en quoi il empêchait Soren et sa famille de se réaliser. Favoriser l'expression du passé (leur vécu afghan) leur permettait d'habiter le présent (la France) et de se projeter dans le futur. En comparant les montagnes afghanes et françaises, Soren venait lier deux histoires de vie pour n'en faire qu'une, associer deux pays et deux cultures au sein de sa narration. Il nous offrait une nouvelle lecture de son histoire.

Nous avons établi une relation significative avec Soren, avec le consentement de ses parents. Avions-nous pour autant le même type de lien avec sa famille ? Malgré la confiance que nous accordaient les parents de Soren quant à sa prise en charge, nous avions peu d'échanges avec eux. Nos rencontres se faisaient toujours à notre initiative, à leur domicile. Ils étaient en demande de notre investissement pour Soren, pour le guider dans cette nouvelle culture qu'eux maîtrisaient peu. D'une certaine façon, ils nous déléguaient l'éducation de Soren au dehors de la maison. Un peu à la manière dont une famille s'en remet au thérapeute pour régler les problèmes du patient-identifié, ils nous reconnaissaient comme faisant partie du système culturel d'accueil auquel leur fils devait appartenir. A aucun moment, la question ne se posait pour eux. Afin de ne pas

entériner ce positionnement, nous prenions bien soin de toujours les impliquer. Par exemple, lorsqu'il avait été question de l'orientation scolaire de Soren, l'école était partie du principe que les parents nous faisaient confiance. Tout le projet de 6ème section rugby était en train de se monter sans les en informer. Nous avons alors organisé un rendez-vous au domicile pour leur expliquer les différentes options possibles afin qu'ils restent décideurs de l'orientation de leur fils. La démarche peut paraître logique mais concernant les publics migrants, nous nous étions rendu compte que les professionnels faisaient assez souvent l'économie de leur demander leur avis et les familles avaient tendance à se « lover » dans cette prise en charge maternante. Même si cette attitude est guidée par la bienveillance, elle n'est pas source de développement pour la famille. Nous avons une nouvelle bataille à livrer avec la famille de Soren ; la *bataille pour l'initiative* que décrit Carl WHITACKER¹⁸

Les parents de Soren avait bien compris que nous étions garant du cadre, des règles voire même des codes culturels. A présent, nous devons adopter une attitude moins directive afin que la famille puisse prendre ses responsabilités. L'auteur décrit que les familles ont souvent du mal à se saisir de leur propre traitement, s'en remettant au thérapeute pour faire avancer les choses. Là où le thérapeute joue un rôle de père symbolique dans la mise en place de la structure, il adopte un rôle tout à fait différent durant cette phase du processus. Il se met en retrait et il restaure la famille dans ses responsabilités. De la même façon, il était de notre rôle de poser le cadre dans un premier temps. Et, pour la suite, de ne pas s'enfermer dans une position directive vis à vis d'eux. D'ailleurs, au moment où nous avons eu cette discussion concernant l'orientation de Soren, plusieurs solutions s'offraient à eux. Solution n°1 : Soren pouvait redoubler son CM2. Il gardait les repères qu'il avait dans son école et pouvait avoir un temps supplémentaire pour raccrocher avec les apprentissages. Quid des problèmes de comportements et de sa différence d'âge avec ses camarades. Solution n°2 : Soren pouvait intégrer une 6ème SEGPA. Il aurait un soutien spécifique dans ses problèmes scolaires. Solution n°3 : Soren pouvait aller dans un collège de l'autre côté de Toulouse en 6ème avec une section rugby et peut-être une unité pour élève allophone si nous arrivions à obtenir une dérogation. L'école était partie pour la solution 1 ou 3. Lorsque nous avons demandé leur avis aux parents, le père nous avait demandé ce que nous pensions être le mieux pour lui. L'éducateur socio-sportif lui avait alors répondu qu'il était sans doute le mieux placé pour le savoir. Toute la conversation avait été traduite par Soren et sa

¹⁸ ELKAÏM M., *Panorama des thérapies familiales*, Points, Paris, 1995, p.

sœur aînée. Les parents se regardaient mais ne se parlaient pas. Le père avait demandé son avis à Soren puis avait choisi la solution 3. C'était la première fois que nous avons un réel échange avec eux, une conversation. En leur exposant les différentes possibilités, nous leur redonnions leur place de parents détenteurs de l'autorité et protecteur de leur fils. Quant à nous, nous reprenions notre place de facilitateur. « Le thérapeute, tel un maître de cérémonie, peut alors aider à relancer un processus bloqué, à redynamiser un système familial figé, un temps arrêter »¹⁹.

Depuis peu, la famille commence à venir aux événements familiaux organisés par l'association sur les temps de vacances. Des repas partagés sont l'occasion de voir leurs enfants jouer un match de rugby et de rencontrer d'autres familles. Après plusieurs invitations, le père de Soren était venu voir son fils jouer le match. Et, dernièrement, la mère de Soren est venue avec ses frères et sœurs pour partager le repas avec tout le monde.

IV. ANALYSE SYSTEMIQUE DU PROCESSUS MIGRATOIRE

L'article *Migration politique, migration économique : une lecture systémique du processus d'intégration des familles migrantes*²⁰ de Jorge BARUDY nous éclaire sur le processus d'adaptation des familles en situation de migration et d'exil à travers différentes étapes. Ce dernier débute dès le pays d'origine au moment où l'idée de migration émerge. Il se termine lorsque la famille a trouvé un nouvel état d'équilibre sur la terre d'accueil.

1. Les phases de la migration

J. BARUDY décrit une première phase : *la période pré-migratoire*. La famille, avant la migration, avait une structure familiale équilibrée dans laquelle il était possible de distinguer des sous-systèmes déterminés avec des rôles et des places définis. De plus,

¹⁹ COURTOIS, A. « *Le temps familial, une question de rythmes ? Réflexions épistémologiques et cliniques* », *Thérapie Familiale*, vol. 23, no. 1, 2002, pp. 21-34.

²⁰ <https://www.erudit.org/fr/revues/smq/1992-v17-n2-smq2299/502070ar.pdf>

un tissu social était établi avec d'autres systèmes permettant des échanges individuels et collectifs favorisant le sentiment d'appartenance. Ainsi, avant l'apparition de la question migratoire, la famille avait développé un fonctionnement, des comportements d'adaptation, de recherche d'équilibre à travers ces rôles, ces relations sociales afin d'être en capacité d'évoluer, de croître au rythme des changements internes, externes et sociaux (naissances, décès, situation professionnelle, climat ...). La famille se trouvait dans son « organisation autopoïétique » au sens où le système peut se produire lui-même, en permanence et en interaction avec son environnement, et ainsi maintenir son organisation malgré le changement de structure. Nous avons peu d'éléments sur la vie et l'organisation familiale de la famille de Soren en Afghanistan. Nous ne savons pas si la famille présentait d'ores et déjà des dysfonctionnements. Si tel était le cas, l'auteur explique alors que la migration aura eu pour effet d'aggraver les symptômes.

Une seconde phase de *déstabilisation du système familial avec l'émergence du projet d'émigration* prend place. Dans le cas d'une migration forcée, il s'agit d'événements traumatiques intenses et/ou réguliers qui viennent perturber l'équilibre de la famille. La migration est une solution d'adaptation du système. Une fois encore, nous ne connaissons pas ce qui a motivé le départ de la famille d'Afghanistan. Les informations journalistiques, nos codes culturels et nos valeurs occidentales nous pousseraient à penser que la famille a souhaité quitter un régime répressif et totalitaire. Cependant, ce ne sont que des interprétations dans lesquelles nous ne devons pas les enfermer au risque de voir un problème là où il n'y en a pas, voire d'en créer un. Lors de notre rencontre avec Natale LOSI durant cette formation de DU de thérapies familiales, ce dernier nous avait bien mis en garde de ne pas projeter nos représentations culturelles sur la problématique d'une famille d'autant plus lors d'une rencontre interculturelle. Dans son approche ethnosystémique narrative, il préconise un accueil de la famille sans condition et réinterroge le diagnostic de syndrome de stress post-traumatique. Effectivement, il lui semble essentiel de ne tenir pour acquis que la famille accueillie est souffrante de ce stress au risque de passer à côté d'une problématique fonctionnelle ayant une toute autre origine.

La phase de *la crise de l'in-migration* constitue le déménagement vers un nouveau territoire et l'appréhension d'un nouveau monde langagier et culturel. La nouveauté, voire l'étrangeté de ce monde inconnu met la famille dans de nouvelles situations de crise qu'elle va devoir traverser en adaptant sa structure et ses modèles culturels. Ainsi, la famille de Soren devait non seulement « soigner » ce qui les avait amenés

à choisir la solution migratoire mais également mettre en œuvre toutes leurs capacités d'adaptation afin de trouver un équilibre dans ce nouvel environnement. Selon l'auteur, l'enfant vit ces bouleversements dans l'incompréhension. Il ressent les inquiétudes des adultes mais n'arrive pas à y mettre du sens. Souvent l'exil n'a pas été parlé et expliqué. Les situations d'exil décrites par J. BARUDY correspondent à la période où nous avons rencontré Soren. « L'enfant ressent les tensions et les frustrations de ses parents mais il ne sait pas l'expliquer ni l'exprimer. Il le fait dans son propre langage, avec son corps, c'est ainsi que peuvent apparaître des problèmes de comportement, d'agressivité,... ». Soren nous fera effectivement part du fait qu'il ne savait pas pourquoi ses parents avaient pris la décision de venir en France.

2. Les modalités adaptatives des familles

A travers à trois *tâches primordiales*, l'auteur interprète les phénomènes d'adaptation familiale dans un contexte migratoire. Les *couplages*, *l'équilibration* et *l'intégration culturelle*. Il entend par couplage que la famille immigrée tente de se joindre avec un système de la société d'accueil. Cette combinaison engendrera des perturbations multiples qui pousseront la famille à rechercher un nouvel équilibre selon les possibilités qu'offre leur structure. L'association Rebonds! est le système de la société française auquel la famille de Soren s'est affilié. Pour pouvoir faire lien, la famille a intégré notre cadre et réajuster son fonctionnement afin que l'accompagnement puisse se poursuivre. Ceci a dû induire des adaptations au niveau de la structure familiale notamment en ce qui concerne l'ouverture sur l'extérieur et l'autorisation donnée à un membre de s'investir autre part que dans la famille. « L'immigration confronte la famille à une tension entre le besoin de maintenir les anciennes structures familiales (relations internes et modèles de croyance) et les exigences d'accommodation à des nouveaux styles de vie et de culture. ». La famille doit trouver un juste équilibre entre le besoin de maintien ou de changement sans entrer dans l'excès de l'un ou de l'autre. A son arrivée en France, la famille de Soren avait trouvé son équilibre dans le maintien de son fonctionnement. Repliée sur eux, chaque membre favorisait le renforcement de leur identité socio-culturelle. Celui-ci se présentait comme remède au possible délitement de leur unité dû aux exigences du nouveau milieu dans lequel ils devaient désormais évoluer. Au moment où nous avons rencontré Soren et sa famille, la rigidité de la structure pouvait interroger sur leur capacité à s'adapter. Le rugby, pont essentiel entre les deux cultures, leur a

permis de trouver un juste milieu entre une *équibration pour le maintien et une équibration pour le changement* de leur structure et d'accéder à une *intégration fonctionnelle critique*.

Pour J. BARUDY, l'intégration fonctionnelle critique dépend de plusieurs facteurs : le *degré de plasticité structurelle de la famille*, le *niveau de dépendance à leurs modèles culturels d'origine* et les *ponts offerts par l'organisation sociale et la culture du pays d'accueil*. Les expériences variées, le développement d'un réseau social sont autant d'éléments qui rendent la structure plus ou moins malléable. A notre connaissance, la famille de Soren avait peu de relations sociales en Afghanistan. Ils vivaient dans les montagnes de Kaboul. Proche mais loin de la ville. Soren n'était pratiquement jamais allé à l'école avant son arrivée en France. Et les parents n'évoquent pas de liens familiaux particuliers avec la famille élargie. Ainsi, l'auteur décrit que la flexibilité des processus d'adaptation s'acquiert grâce à la qualité des soins bio-psycho-sociaux que chaque membre aura reçus. Qui plus est, pourrions-nous assimiler la plasticité structurelle de la famille à la confiance que chacun a en les autres membres de la structure. C'est en effet ce qui nous a toujours frappés au sein de la famille de Soren. A chacune de nos visites, toute la famille (parents, frères et sœurs) était présente même si notre venue ne concernait que Soren. Nous sentions comme une sorte d'apaisement lorsqu'ils étaient tous ensemble pour prendre des décisions ou faire des choix fondamentaux concernant leur façon de vivre. Notre vision structurale de cette organisation revenait à interroger le problème de frontières entre les sous-systèmes ou l'enchevêtrement. Mais finalement, la présence de tous n'était-elle pas également le moyen de faire alliance avec nous pour prendre des décisions communes concernant celui qui porterait l'intégration sociale de la famille : Soren ?

La famille de Soren n'a pas montré de dépendance particulière à leur modèle culturel ou religieux. Pour être francs, nous ne savons même pas s'ils pratiquent une religion. Au début où nous venions chez eux, le salon était organisé de façon traditionnelle afghane avec un grand tapis central et des cousins sur lesquels s'asseoir tout autour. Puis, un jour, une table et des chaises sont apparus au milieu de ce décor. La mère de Soren avait installé une coupe de fruits et nous avait invités à nous asseoir sur les deux uniques chaises. Nous avons senti que pour elle, il avait été important de nous recevoir « à la française » selon nos codes culturels même si tous les membres de la famille étaient présents et ne pouvaient pas s'asseoir. Nous étions, ensemble, dans ce salon où décors et codes culturels se mélangeaient.

La *possibilité de ré-équilibration* dépend donc des ressources structurelles de la famille, mais aussi de l'offre de couplages et de dialogues constructifs de la part de la société d'accueil. La compréhension du processus migratoire, dans cette perspective globale systémique, peut procurer aux intervenants sociaux et aux thérapeutes de nouvelles alternatives dans leurs échanges d'informations et d'énergies avec ces familles. Ils peuvent ainsi participer au processus adaptatif, s'enrichissant des expériences accumulées par les familles, et les aider, par l'apport de nouvelles ressources, à gagner leur autonomie productrice et créatrice ». p.66

3. De l'affiliation à la « clinique de la concertation »²¹

De la même façon que MINUCHIN évoque les opérations d'*affiliation* et d'*accommodation* nécessaires, dans un premier temps, pour réduire la distance entre le thérapeute et la famille²², le système de la société d'accueil doit pouvoir offrir le même processus relationnelle à la famille primo-arrivante. Le fonctionnement de l'association Rebonds!, l'organisation du projet Insertion Rugby avait permis à la famille de Soren cette affiliation.

Pierre BENGHOZI décrit ces liens d'affiliation²³. En effet, il modélise l'appareil psychique groupal comme une « marmite » permettant de contenir le processus de transformation psychique. A partir de là, il distingue les problématiques liées au contenant (la marmite) et celles relevant du contenu. Afin d'illustrer les premières, il a recours à ce qu'il appelle la *théorie du maillage, démaillage, remaillage*. Donc, l'appareil psychique de la famille prendrait la forme d'un *filet, tissé de liens de filiation et d'affiliation*. La fonction contenante de ce filet permettrait d'accueillir les processus de transformations auxquels la famille doit faire face. Si le filet est troué, la famille rencontre une problématique de lien, de transmission. Le trou entraîne une fuite ou hémorragie narcissique. Dans le cas de la famille de Soren et plus généralement concernant les familles vivants le processus migratoire, la problématique qu'elles rencontrent n'est-

²¹ <http://www.concertation.net/>

²² ALBERNHE K & T, *Les thérapies familiales systémiques*, Masson, Paris, 2014, p.99

²³ Pierre BENGHOZI, Intervention dans le cadre du DU de thérapies familiales du 17 janvier 2017, Université Jean Jaurès, Toulouse

elle pas d'emblée associée au lien et à la transmission ? L'émigration pourrait s'apparenter à la perte d'une partie de soi pour la famille : perte de l'environnement culturel, perte des relations, du réseau social, des repères ... La migration peut également être vue comme une altération du lien de transmission. Néanmoins, la migration met en crise la famille et tend le filet (appareil psychique groupal). Plusieurs possibilités : le filet est solide et il tient, le filet est troué et la famille connaît une situation « d'*encrise* », enfin le filet est déchiré et la famille vit une catastrophe. La famille de Soren serait dans la deuxième situation. L'*encrise* revient à l'expression du symptôme et l'importance que celui-ci va prendre dans le fonctionnement familial. Les problèmes d'intégration rencontrés par Soren n'ont pas pu être gérés par la famille seule probablement du fait d'un appareil groupal psychique fragilisé. Pour autant, ils ne l'ont pas non plus fait « exploser ». Nous pouvons en déduire, que selon la théorie de Pierre BENGHOZI, la famille de Soren connaît une problématique de *contenant troué* possiblement induit par le processus migratoire.

Pour combler ce trou, nous devons faire appel à la « *clinique du remailage* ». Le remailage peut prendre plusieurs formes : *intra-contenant*, *inter-contenant* ou *trans-contenant*. La famille de Soren s'est naturellement mise à « remailer » en aménageant régulièrement des temps de vacances avec un membre de la famille du père habitant à Limoges (*intra-contenant*) et en développant le lien avec l'association Rebonds! (*trans-contenant*). C'est, en partie, le couplage dont parlait J. BARUDY avec un système de la société d'accueil qui restaure l'appareil psychique familiale de la famille de Soren.

Pour approfondir son propos, Pierre BENGHOZI évoque la création d'un *maillage méta-contenant* qui reviendrait à la mise en réseau des différents acteurs afin de contenir le maillage défaillant, tout comme, J. BARUDY préconise une approche interculturelle et multidisciplinaire des intervenants auprès des familles immigrées. La pratique de réseau permet de soutenir chaque membre de la famille de façon individuelle dans l'émergence de réponses créatives - telles que la pratique du rugby - et de faciliter leur réorganisation structurelle.

Les travaux de Jean-Marie LEMAIRE développant la « clinique de concertation »²⁴ nous semble une ouverture idéale pour clore cet écrit. En s'appuyant sur l'approche contextuelle d'Yvan BOSZORMENYI-NAGY, J.M. LEMAIRE déploie l'idée de loyautés élargies entre la famille et les professionnels voire entre les professionnels activés par la situation. Il s'appuie sur la distinction entre la relation fonctionnelle et la relation ontique. La première revient à dispenser une séance de rugby à un groupe d'enfant. Ce qui compte ici, c'est la fonction, l'acte que l'éducateur sportif va exécuter. Qu'il soit Louis ou Pierre a peu d'importance pour l'usager. La relation ontique prolonge la relation fonctionnelle. Il se passe quelque chose, un acte est posé – acte qui aurait pu être fait par une autre personne – qui va faire que le lien va se créer et perdurer. C'est cette bascule vers une relation ontique entre Soren et Pierre, l'éducateur de Rebonds ! qui a initié et probablement ancré la relation.

De la même manière, Jean-Marie LEMAIRE s'appuie sur le concept d'*éthique relationnelle* pour constater les phénomènes de loyauté qui se crée entre un usager et un professionnel. Par conséquent, il existerait dans la relation professionnel / usager un *livre de compte* listant les mérites et les obligations de chacun. « La persistance du lien met [...] en lumière la non-clôture d'un livre des comptes commun »²⁵. La « clinique de concertation » revient à rassembler toutes les personnes (professionnelles ou non) reconnues par la famille comme étant significatives. Ce rassemblement est l'occasion de reprendre l'histoire des différentes aides apportées à la famille. Ce travail de réseau peut permettre de mettre en exergue les mérites autant des professionnels que des membres de la famille. Dans cette même logique, désormais, les différents acteurs qui traversent la vie familiale de Soren reconnaissent Rebonds! comme un « décodeur » et un catalyseur des potentialités de la famille.

²⁴ LEMAIRE J-M, et HALLEUX L.. « Confiances, Loyautés et « Cliniques de Concertation » au service du Travail Thérapeutique de Réseau », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, vol. 44, no. 1, 2010, pp. 137-152.

²⁵ Id

CONCLUSION

Les concepts des thérapies familiales nous ont permis de mettre en exergue les effets du processus migratoire sur l'équilibre d'un système familial. Déstabilisé par l'exil, la famille doit s'appuyer sur ses ressources internes pour dépasser la crise et tenter de retrouver une homéostasie fonctionnelle, organisationnelle, relationnelle. Les stratégies d'adaptation autant de la famille que du système d'accueil – association Rebonds – trouvent des explications avec le prisme de la Systémie et permettent de faire des hypothèses dans l'intérêt de la croissance de chacun des systèmes. Ainsi, la famille de Soren continue son intégration en France. Récemment installée dans le logement qui sera désormais le leur, ils nous ont accueillis pour nous faire visiter leur maison « française ». Et, l'association Rebonds, elle-même, est en phase d'élargir ses compétences afin d'accompagner de façon plus pertinente un public de réfugiés et développer de nouveaux projets.

Enfin, ce travail nous permet de souligner l'incroyable pouvoir du sport (rugby) comme objet neutre et a-culturel, comme point de rencontre et lieu de première négociation communicationnelle et comme outil de partage sans condition entre deux systèmes de différentes appartenances.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES

- ALBERNHE K & T, *Les thérapies familiales systémiques*, Masson, Paris, 2014
- DELERM P, *La beauté du geste*, Seuil, Paris, 2014
- MUGNIER J-P, *les stratégies de l'indifférence*, Fabert, Paris, 2008
- ALBERNHE K & T, *Les thérapies familiales systémiques*, Masson, Paris, 2014
- ELKAÏM M., *Panorama des thérapies familiales*, Points, Paris, 1995
- WHITE M. ET EPSTON D., *les moyens narratifs au service de la thérapie*, Satas, Bruxelles, 2003

ARTICLES

- COURTOIS, A. « *Le temps familial, une question de rythmes ? Réflexions épistémologiques et cliniques* », *Thérapie Familiale*, vol. 23, no. 1, 2002, pp. 21-34.
- BERTIN, A., « *L'analogie*, Douglas Hofstadter et Emmanuel Sander. *L'Analogie. Cœur de la pensée*. Douglas Hofstadter et Emmanuel Sander, Odile Jacob, 2013 », *Sciences humaines*, vol. 255, no. 1, 2014, pp. 61-61.
- DIARRA S., et SIRE J., « *Rebonds !, le rugby, activité éducative* », *Empan*, vol. 99, no. 3, 2015, pp. 89-90.
- LE GOFF J.M, *Thérapeutique de la parentification : une vue d'ensemble*, *Thérapie Familiale* 2005/3 Vol. 26, pages 285 à 298
- LEMAIRE J-M, et HALLEUX L., « *Confiances, Loyautés et « Cliniques de Concertation » au service du Travail Thérapeutique de Réseau* », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, vol. 44, no. 1, 2010

SITES INTERNET

- <https://www.erudit.org/fr/revues/smq/1992-v17-n2-smq2299/502070ar.pdf>
- <http://www.concertation.net>

COURS

- BENGHOZI P., Intervention dans le cadre du DU de thérapies familiales du 17 janvier 2017, Université Jean Jaurès, Toulouse